



La gare du funiculaire créée en 1885, inaugurée en 1891, aujourd'hui station Croix Paquet de la ligne C.

L'aménagement de la colline

En reportant les fortifications sur la partie méridionale du Plateau, Lyon agrandi son territoire. En 1512, les Pentes deviennent lyonnaises. En revanche, la Croix Rousse extra muros demeure Franc Lyonnais.

Et suscite toutes les jalousies. Car en 1387, le comte de Savoie lui accorde de grands privilèges, pour services rendus : exemption de la taille (impôts), absence de l'obligation de loger des gens de guerre, et surtout détaxe sur les marchandises. Ces privilèges seront régulièrement confirmés par arrêts jusqu'en 1789 où ils tomberont. Dans ces conditions, le commerce prospère : à la fin du XVIIe siècle, la Grande Rue est bordée de relais de poste, de cabarets et de marchands de vins. Le commerce et les nécessités militaires font alors vivre le quartier, avec le port de Neuville (actuelle place Neuville) pour acheminer les marchandises, la poudrière (anciennement à Ainay, mais ce quartier devenu trop peuplé, cette implantation était jugée dangereuse), le grenier de l'Abondance pour la réserve de graines, et en 1663 l'installation des Chevaliers du Royal Exercice de l'Arquebuse (la plus importante compagnie de Lyon avec 40 chevaliers). Ces ensembles monopolisent la moitié des terrains longeant la Saône. Hormis la Grande Côte, le reste de la colline ne comporte toujours que des prés et de rares constructions.

À partir de l'époque moderne, les conditions évoluent. L'accroissement démographique aidant, durant la seconde moitié du 16e siècle, la plupart des vignes longeant la Grande Côte sont transformées en terrains à bâtir. Le nombre de maisons passe de 4 en 1500, à 114 en 1560. Très vite, la montée est saturée, et la Grande Rue prend alors le relais. Plus lentement, puisqu'en 1550 elle ne compte que 7 maisons, 22 en 1650 et 97 en 1750. La Grande Rue concurrence désormais la Grande Côte qui voit ainsi s'opérer un changement de son activité au cours du 18e siècle : petits commerçants et artisans font place aux tisseurs et ouvriers du textile. En 1780, la Grande Côte regroupe un quart des tisseurs lyonnais.

Le reste de la colline conserve sa vocation maraîchère. Les grands domaines céréaliers sont morcelés en exploitations de tailles variées. Les plus grandes dépassent plusieurs hectares mais la plupart sont très petites. Le rendement est bon, malgré une terre aride et peu fertile. On note également, chez l'un des plus



la rue du Mail en 1901.

gros jardiniers de cette époque, une production importante d'arbustes d'agrément pour les riches propriétés résidentielles de plus en plus nombreuses.

Ce sont essentiellement les hommes d'affaires étrangers durant la Renaissance, italiens et allemands, qui achètent des propriétés sur les Pentes et le Plateau pour en faire leurs résidences de vacances. Mais les guerres de Religion qui débutent en 1562, provoquent un déclin du commerce et avec la Contre Réforme, les religieux leur succèdent.

Les premiers, et ceux qui prendront le plus d'importance, sont les Chartreux en 1584. Pendant un siècle, ils vont agrandir leur domaine jusqu'à détenir 24 hectares dans la partie occidentale des Pentes. En 1684, ils entament la construction de l'église baroque Saint Bruno. Que ce soit par rachats d'anciennes propriétés, ou le fait de donateurs, en moins d'un siècle les pentes abritent 13 communautés religieuses. Elle devient alors la première « colline qui prie », avant que l'historien Michelet ne baptise ainsi Fourvière. Le plateau, quant à lui accueille plutôt les séminaires et des écoles tenues par des religieux et des religieuses.

Avec leurs jardins, terres cultivées, vergers, ces clos religieux renforcent le caractère rural des Pentes, tandis que les Lyonnais s'entassaient sur une superficie inchangée depuis le Moyen Age alors que la population de la ville a quintuplé, passant de 30 000 à 150 000 habitants.

La mutation du Plateau

Sous la Restauration (1814 – 1830) les circonstances économiques favorables amènent un véritable essor de la soierie, installée par François 1er, mais mise à mal par la Révolution. Le métier Jacquard devient d'utilisation universelle, et les canuts, jusqu'alors confinés à Saint Georges et en Presqu'île dans des ateliers trop étroits, mal aérés et peu lumineux, migrent très volontiers vers la Croix Rousse. L'habitat croix-roussien tient à ses nouveaux occupants, qui construisent des bâtisses de 4 – 5 étages, en pierre de Couzon (le pisé étant interdit depuis 1812 et l'incendie du théâtre des Célestins). Les hauteurs sous plafond peuvent accueillir le fameux métier Jacquard haut de 3m90 ; les plafonds, forcément à la française, permettent de caler le métier entre les poutres pour limiter les vibrations et de hautes fenêtres laissent passer la lumière. L'atelier, faisant aussi office d'habitat, une soupen



Le prolongement du funiculaire du tunnel de la rue Terme en ligne ferroviaire qui rejoignait le Nord.

était aménagée pour la chambre. Le plateau, moins densément peuplé que les pentes, permettait une circulation plus aisée, d'où la rareté des traboules dans cette partie de la Croix Rousse. On trouve plutôt des passages à ciel ouvert comme celui de part et d'autre de la rue du Mail et au passage Lamure. Ces transformations, pour importantes qu'elles furent, ne touchèrent pas l'ensemble de la colline. La Grande Rue conserva beaucoup de maisons basses, antérieures au 19e siècle et demeura le domaine des commerces en rez-de-chaussée, des auberges et des hôtels comme celui du Berry. Et toute la partie ouest échappa complètement à cette transformation, restant résolument rurale. Le réseau même des rues reste le même qu'avant la Révolution. Ces évolutions amènent évidemment une forte augmentation de la population qui passe de 5995 en 1795 à 28610 en 1852. De nouvelles rues sont créées au fur et à mesure de la mise en place des lotissements, mais le réseau butte littéralement contre les fortifications qui séparent toujours Lyon de la Croix Rousse. Elles ont effectivement été renforcées pour surveiller les canuts des Pentes et du Plateau autant que pour protéger la ville des ennemis extérieurs. Toujours aussi interdépendants, lyonnais et croix-roussiens restent simples voisins dans les papiers et dans les faits. Les habitants de la Croix Rousse jouissent encore de ces avantages fiscaux qui agacent les Lyonnais, et sont traités de « parasites » puisqu'ils profitent des équipements publics de la ville comme, par exemple, se faire soigner à l'Hôtel Dieu, n'ayant pas de structure hospitalière.

(suite p. 10)

Cailloussage

Les collines de la Croix Rousse et de Fourvière sont recouvertes de moraines (amas de roches entraînés par un glacier), déposées par les glaciers venant des Alpes. Ces moraines contiennent des cailloux de toutes tailles, dont d'énormes blocs, nommés blocs erratiques. Le Gros Caillou est le plus célèbre bloc erratique lyonnais. Il fut trouvé en 1892 lors du creusement de l'actuel Métro ligne C. La mairie de l'époque le posa à la terminaison haute du boulevard de la Croix Rousse.

De là, il a été reculé de quelques mètres pour permettre l'aménagement de l'esplanade éponyme qui sera inaugurée le 24 septembre.